

## Tuerie à Polytechnique

Jeudi matin, dans mon auto, j'écoutais la radio. L'horreur du massacre de la veille était dans toutes les bouches. Et j'avais une étrange impression. L'essentiel n'était pas dit. Le flot des analyses, des descriptions, des émotions était comme une parade pour conjurer et ne pas s'avouer ce qui était advenu et qui était insoutenable: ce geste est un geste d'anéantissement de femmes, des femmes, et c'est un geste qui s'inscrit dans une longue histoire souvent cachée, celle de la violence faite aux femmes.

Ce geste n'a pas l'ampleur de celui qui entraîna voici 50 ans la mort de six millions de Juifs dans les camps de concentration, mais dans son essence, il est exactement le même: il vise l'anéantissement d'un groupe ciblé, et cet anéantissement est organisé avec système. Mais de même que la folie de l'Holocauste (on parle de folie pour repousser l'horreur, mais ils n'étaient pas fous) n'eût pas été possible sans le terreau de l'antisémitisme millénaire, la folie de Poly, si exceptionnelle soit-elle, n'aurait pu germer sans le terreau d'un antiféminisme millénaire.

Pour nous, hommes, ce geste est insoutenable, non à cause de son horreur, mais parce que nous avons du mal à accepter que les femmes, c'est-à-dire nos mères, nos soeurs, nos compagnes, nos amantes, la chair de notre chair soient la cible de cette horreur. Et parce que nous avons aussi du mal à accepter que ce qui l'a permis nous concerne. Mais cela est. Nous ne pouvons nous décharger de ce poids. Exister, c'est accepter de telles pesanteurs qui nous accablent.

Karl Jaspers, traitant à l'intention de ses compatriotes de La culpabilité allemande, ajoute à la culpabilité criminelle et à la culpabilité morale, prise dans son sens étroit, une culpabilité politique (au fond, disons le mot, métaphysique) dont nul ne peut s'estimer libéré. "C'est la fatalité attachée au destin de tout homme qui se trouve pris dans des rapports de forces qui le font vivre". Assumer cette fatalité, c'est accepter de lutter contre elle.

Dimanche soir, Jean-Claude Germain, dans l'émission Faut voir ça de Radio-Canada, présentait un extrait du Point sur la tuerie. Imitant le geste d'identification aux Berlinoises de John Kennedy, lors de l'érection du mur de Berlin, il s'est écrié: "Je suis femme, je suis ingénieure!" Il aurait dû aller jusqu'à dire "Je suis homme, je suis Marc Lépine, nous autres hommes sommes Marc Lépine!" Il nous faut aller jusque là. Le jour où un premier ministre de l'Allemagne de l'Ouest, au passé personnel anti-nazi pourtant irréprochable, ne s'est pas désolidarisé du passé national nazi de son peuple, mais a revendiqué lui aussi cette responsabilité, l'a assumé et en a demandé pardon, c'est ce jour-là que le dialogue entre son pays et Israël s'est ouvert. Cet homme politique ne s'est pas contenté de la compassion pour les victimes, il a eu la grandeur de s'identifier aussi aux bourreaux.

Il est évident qu'aucune autorité en ce monde n'est en mesure de nous demander des comptes sur cette forme de responsabilité. Mais elle ne nous engage pas moins.

Encore une fois Jaspers: "Cette responsabilité exige de nous que nous travaillions à subordonner le plus possible les forces issues de la nécessité sociale au respect de la dignité spirituelle de la personne". Et à subordonner aussi à ce respect les forces issues de ce noyau infracassable de nuit que nous portons tous en nous.

"Seule la pierre est innocente" disait Hegel. La blessure ouverte par cette tuerie doit demeurer vive dans notre mémoire.

Paul Inchauspé

Décembre 1989